

Simone Veil, les vestiges de «l'Aube»

Le réalisateur David Teboul a recueilli les confidences de la rescapée de Birkenau. Une parole précieuse où l'on découvre l'ancienne ministre de la Santé, disparue il y a deux ans, dans son intimité, loin de l'image austère qu'elle renvoyait.

Par
ALEXANDRA SCHWARTZBROD

La première fois que Simone Veil est allée chez le coiffeur, c'était peu de temps après son retour de déportation. «On m'a mise sous un casque mal réglé et j'ai eu les oreilles brûlées. Comme je n'avais jamais été chez le coiffeur, je pensais que c'était normal que la température sous le casque soit beaucoup trop chaude. Je n'ai rien osé dire. Lorsque la coiffeuse m'a enlevé le casque, elle m'a dit: "Pourquoi ne vous êtes-vous pas plainte?" Je n'ai pas voulu lui raconter mon histoire», se souvient-elle dans *l'Aube à Birkenau*, un récit recueilli par David Teboul et publié par les *Arènes*. Cela fait deux ans et demi que la voix de Simone Veil s'est définitivement éteinte et l'on pensait avoir tout lu, tout entendu sur l'histoire de cette femme née Jacob, déportée à Auschwitz avec ses parents, son frère et une de ses sœurs, avant d'épouser Antoine Veil peu après la Libération, de reprendre des études et de devenir magistrate puis ministre de la Santé et enfin présidente du Parlement européen. Pourtant, ce nouveau texte est bouleversant.

D'abord parce qu'on «entend» sa voix. David Teboul s'est mis en retrait et laisse toute la place à Simone Veil, parvenant même dans divers chapitres à la réunir avec sa sœur Denise, ses amis Marceline Loridan-Ivens, déportée comme elle à Auschwitz, et Paul Schaffer, rencontré au camp de Bobrek où

elle fut transférée avec sa mère et sa sœur. Des rencontres qui permettent de découvrir une autre Simone Veil, bien différente de cette dame à chignon un peu austère qui peuple les livres d'histoire. Ainsi cette scène où, assise sur son lit – le lieu de son appartement où elle se sent le mieux, pour travailler notamment –, Simone regarde sa copine Marceline s'allumer un joint tandis qu'elle

fume une cigarette en arrière-plan, sourit malicieusement aux lèvres. Bouleversant aussi parce que ce livre très joliment fabriqué est truffé de photos d'archives.

MAILLOTS DIFFORMES

On y découvre avant la guerre les quatre enfants Jacob en maillot une pièce sur la plage

de Nice, où s'était installé le père architecte («il pensait que la Côte d'Azur lui donnerait accès à une clientèle aisée»), ils sont incroyablement beaux et c'est une gageure car ces maillots difformes, sans doute portés par d'autres avant eux, pochent aux cuisses et aux aisselles. On est frappé aussi par le visage de madone de la mère des enfants Jacob, Yvonne, qui avait entrepris des études de chimie mais que le mariage et la maternité ont empêché de travailler, à son grand regret. Sur les clichés, elle a souvent le regard triste, mélancolique disons, comme si elle présentait les drames à venir.

Simone, qui était la petite dernière, adulait sa mère, une femme dévouée aux autres qui n'a jamais laissé échapper la moindre plainte, même quand elle était mourante sur la paillasse de son camp. Quand Simone l'évoque, c'est avec la voix d'un enfant. «D'une certaine façon, je n'ai jamais accepté cette mort, confie-t-elle à David Teboul. Chaque jour de ma vie, Maman a été présente. Depuis des années, on me demande ce qui m'a animée, ce qui m'a donné la volonté de travailler, d'accomplir un certain nombre de choses, je crois profondément que c'est elle. Lorsqu'on me demande si une personnalité m'a marquée, si j'ai admiré une femme ou un homme, je dis: "Non, personne. Le seul être remarquable à mes yeux, c'est Maman." Sans doute, si je la retrouvais aujourd'hui, me jugerait-elle sévèrement sur certaines choses. Elle me trouverait trop peu conciliante. Elle



Simone Veil et Marceline Loridan-Ivens (ici sans joint). PHOTO DAVID TEBOUL, 2002.





était capable d'afficher de fortes convictions et à la fois de faire preuve d'une grande douceur. Moi, je n'en suis pas capable.»

«JUGEMENT RAREMENT BIENVEILLANT»

On comprend mieux, à la lecture de ce livre, la personnalité complexe de Simone Veil, femme d'engagement et de devoir, qui pouvait se montrer très dure, voire d'un caractère difficile. Dans ses mémoires qui viennent de paraître chez Robert Laffont (*lire Libération du 30 novembre*), la journaliste Catherine Nay, qui a côtoyé l'ensemble du monde politique depuis les années 60, en fait un portrait affectueux mais sévère. «*Simone, il fallait apprendre à la connaître car elle n'était pas comode. Très lunatique pour tout dire, alternant les périodes de connivence où l'on pouvait parler de tout – des choses les plus profondes, comme celles, plus prosaïques du quotidien : la mode – elle adorait les tailleurs Chanel, la cuisine...* [...] Elle adorait se moquer de ses collègues sur lesquels son jugement était rarement bienveillant. On pouvait rire avec elle, en effet, mais pas tous les jours. A d'autres moments, impossible de l'approcher tant on la sentait d'humeur mauvaise. Il fallait voir comment elle houspillait ses collaborateurs et devant témoins. [...] Elle me disait : "Moi, quand on me demande quelque chose, je commence toujours par dire non." [...] Pour tout dire, je la craignais et ne cherchais pas trop à la voir. Mais j'étais fascinée par ce

visage ferme et plein, son regard vert, admirable et si étrange, qui vous fixait à la manière des chats, c'est-à-dire sans vous voir, comme si elle s'absentait en elle-même. Ces yeux qui avaient vu l'intolérable, la barbarie, tout ce qu'elle avait eu tant de mal à raconter, y compris à ses enfants. Alors on lui pardonnait ses sautes d'humeur. Forcément.»

Simone Veil le reconnaît : ses années de camps de la mort ont profondément transformé l'enfant gâtée et un rien capricieuse qu'elle était. «*Avant ma déportation, j'avais envie de m'amuser, j'étais coquette. J'en suis revenue complètement différente. Je n'avais plus envie de m'amuser. Mon regard sur l'existence n'était plus le même.*» Et il lui a toujours été impossible de le raconter à ceux qui n'avaient pas connu ce cauchemar. Ses sautes d'humeur légendaires ont une explication bien précise. «*L'expérience des camps laisse une empreinte instinctive, quelque chose de sensoriel, d'ineffaçable qu'il est très difficile de raconter, dit-elle à David Teboul. Longtemps, j'ai eu peur d'entrer dans un commissariat, j'ai eu peur de croiser un uniforme, de passer une frontière. Comme si j'allais me trouver en faute. En même temps, j'avais envie de braver l'autorité. Sans doute est-ce parce que mon père n'a pas eu suffisamment peur. Il n'imaginait pas ce qui allait arriver. Il s'est cru à l'abri et l'a payé de sa vie. Longtemps cette peur est restée en moi alors que j'avais un sentiment profond d'appartenance à mon pays. Encore aujourd'hui, une odeur particu-*

lière, une certaine sensation de froid, une vision peut envoyer ce que j'appellerais un flash, une réminiscence brutale. Ces manifestations sont imprévisibles. Parfois une perception a priori positive, ou même heureuse, se charge d'angoisse. Ainsi, le simple fait de voir des enfants peut me ramener à l'époque de la Shoah.» C'est une autre réflexion de ce livre : pourquoi les Juifs, à l'image du père de Simone Veil, ont-ils mis tant de temps à comprendre ce qui allait arriver ? Pourquoi ne se sont-ils pas enfuis en masse, voire rebellés ? «*Il y avait une sorte d'incrédulité générale, de difficulté à prendre conscience. Elle a duré longtemps, explique Simone Veil. Au cours des premiers trajets vers des lieux d'internement, certains auraient pu tenter de s'évader. D'une façon plus générale, les occasions ne manquaient pas. Or, en définitive, peu l'ont fait. Non parce que les autres, ceux qui restaient dans le compartiment, leur avaient dit : "Mais si vous le faites, qu'est-ce qui va nous arriver ?" Non, il s'agissait d'autre chose. Il y avait toujours ce sentiment que le pire n'arriverait pas. Nous gardions une forme d'espoir et cet espoir s'est manifesté partout, alors même que nous vivions au cœur du plus grand danger.*»

LUCIDE SUR L'HUMANITÉ

Les propos de Simone Veil restent étonnamment d'actualité, preuve qu'elle avait un regard acéré sur l'évolution du monde. Et

d'abord sur la nécessaire libération et indépendance des femmes. «*Dans les années 70, nous avons dû combattre âprement pour les droits des femmes. Parfois, je me demande si les jeunes d'aujourd'hui ont conscience de ces luttes. Le danger, pour les jeunes générations, c'est de croire que ce combat est définitivement gagné.*» Il y a fort à parier que Simone Veil serait admirative, aujourd'hui, de ces jeunes qui descendent massivement dans la rue dans de nombreux pays du monde pour réclamer plus de justice, plus d'égalité et plus de respect pour la nature.

Mais elle était lucide sur l'humanité et ses possibles dérives, c'est sans doute ce qui, de temps à autre, voilait son regard. «*Ce qui m'attriste, c'est de penser que notre expérience et le prix si élevé que nous avons payé n'ont pas servi à rendre l'humanité un tant soit peu meilleure, plus pacifique, plus respectueuse d'autrui. Je ne sais même pas si nous avons été capables de transmettre cette expérience aux autres. Je crois que nous l'emporterons avec nous. Soixante ans plus tard, ce que je vois m'horrifie.*» Elle n'avait pas encore vu l'avènement de Donald Trump aux Etats-Unis. Ni celui de Jair Bolsonaro au Brésil. Ni assisté au retour de l'extrême droite en Europe. ♦

SIMONE VEIL
L'AUBE À BIRKENAU
Récit recueilli par **DAVID TEBOUL**
Les Arènes, 288 pp., 20 €.